

Laurent Demarta

Propos

Pensées & Réflexions

Ma marraine et mon "marrain" (son époux) aimaient les bandes dessinées. Je prisais leur riche collection, et c'est un euphémisme. Souvent, l'adolescent que j'étais alors se permettait de se faire oublier sur la vaste mezzanine où elle trônait, désirable et sans cesse enrichie. Je parle de la collection.

Diamant parmi les perles, *La Mémoire et la boue* de Ptiluc avait ma préférence, bien que mes marrain-marraine ne se fussent jamais décidés à compléter cette œuvre magistrale — que dis-je, cardinale — par le second tome du diptyque, *Le Doute et l'oubli*. Longtemps, j'ignorai donc la chute de l'histoire, ce qui la rendait peut-être plus attirante encore.

Bref : je lus *La Mémoire et la boue* jusqu'à pouvoir le réciter par cœur (ceux qui en doutent peuvent encore me mettre à l'épreuve aujourd'hui, je relève le défi). Puis, jeune homme, j'acquis *Le Doute et l'oubli*, et m'en repus complaisamment.

Cela importe, car ce second volet commence par une citation d'Albert Camus dans *Caligula* :

« On croit qu'un homme souffre parce que l'être qu'il aime meurt en un jour. Mais sa vraie souffrance est moins futile : c'est de s'apercevoir que le chagrin non plus ne dure pas. Même la douleur est privée de sens. »

Ce texte appris par cœur — trop facile ! —, je m'empressai d'aller voir ce qu'était ce *Caligula*.

C'est ainsi que je découvris Camus, dont je suis aujourd'hui si familier — certes unilatéralement — que je m'autorise l'élision de son prénom. Camus cite souvent Nietzsche. Je lus donc l'intégrale Nietzsche en deux tomes chez Bouquins, et fus mentalement révolutionné par cette pensée iconoclaste. Le terme a rarement été utilisé dans un sens aussi propre.

Nietzsche conteste souvent Rousseau, auquel il ressemble pourtant sur bien des points (mais ne le lui dites pas, ça le vexerait). J'ai donc relu Rousseau, que j'avais déjà appris à aimer en classe de terminale, grâce à mon professeur de philosophie Michel Vignard, que je salue au passage.

Camus, Rousseau, Nietzsche : mon *vade-mecum* intellectuel était paqueté. Il ne me restait plus qu'à butiner autour d'eux : Dostoïevski, cité par Camus; Tolstoï, ensuite (Tolstoï est à Dostoïevski ce que le combattant mûr est à l'adolescent déboussolé); Sartre, en parallèle à Camus; Saint-Ex bien sûr, etc. J'étais prêt à présenter un diplôme d'architecture sur des bases philosophiques.

Le Doute et l'oubli a été publié en 1990, et il est douteux que je l'aie acquis dès ce moment-là. C'est donc vers le milieu des années nonante que j'ai quitté les romans d'aventure ou d'amitié pour mettre la même passion à lire de la philosophie. J'avais vingt ans.

Merci à Ptiluc, qui ne sait pas ce que je lui dois.

1997

Publié dans *Leitmotiv*²

L'école d'architecture de Paris-La-Défense est aujourd'hui une friche et deviendra probablement demain un nouveau centre commercial avec jets d'eau, paillettes et petits z'arbres.

De mon temps — j'adore dire "de mon temps", c'est seyant comme une belle barbe blanche — de mon temps, disais-je, c'était un bâtiment "expérimental", dont la structure métallique poteau-poutre permettait une division libre de l'espace : une sorte de tabula rasa permanente, un manifeste incarné sur le plan-libre corbuséen.

C'est dans ces murs que j'ai vécu l'essentiel de mes études d'architecture. "Vécu", car en ce temps, les étudiants avaient les clefs de vastes volumes autogérés où ils pouvaient faire leurs "charrettes"¹ — voire maintes autres choses que certaines morales peuvent réprouver. Je parle d'y sommeiller après minuit, bien entendu.

J'étais, pour ma part, dans un atelier autobaptisé Paix & Amour, et sous-titré : "Avec du poil autour". Il se trouve que c'était là également qu'était hébergée la

¹ La Charrette consiste à travailler la nuit, en particulier la veille d'un travail à rendre.

rédaction de Leitmotiv², le journal autogéré des étudiants de l'école².

C'est ainsi que j'ai publié mon premier texte. C'était en 1997... C'était un autre millénaire : eh oui, ma Bonne Dame, le temps file, et tout ça.

² Le journal était bien baptisé "Leitmotiv²", avec une puissance de 2 : il ne s'agissait pas de l'appel de la présente note de bas de page ! Quel casse-tête pour le graphiste...

De la Vanité de toute Argumentation

ou

Enfants, pourquoi cesseriez-vous de mettre vos doigts dans votre nez ?

Vous êtes un enfant. Vous mettez vos doigts dans votre nez.

Si vos parents voulaient vous convaincre logiquement de cesser, il leur faudrait fatalement tomber dans l'un des quatre types de discours suivant (à moins, bien sûr, de recourir aux menaces et punitions, ce qui est, par essence même, opposé à l'argumentation logique) :

1- Le discours dictatorial : "parce que je le veux" ou, plus naturellement, "maman te le demande". On tombe ici dans l'arbitraire de la volonté d'un seul faisant autorité. Il va sans dire que le diktat intellectuel est aux antipodes d'une argumentation logique.

2- Le discours traditionaliste : "parce que c'est comme ça" ou "ça a toujours été comme ça", mais aussi "ça ne se fait pas". On se réfère ici à un corpus de règles, dogmes et usages qui structurent les relations des individus au sein d'une société donnée. La cohésion de ladite société découle directement de la soumission aux règles qu'elle édicte. Les remettre en cause ne vient donc à l'idée de personne à l'intérieur. Mais vous, enfant, fraîchement émoulu "d'ailleurs", pourquoi accepteriez-vous ce faix ? On n'est jamais obligé de se conformer à son arrière-grand-père.

3- Le discours dogmatique : "Le petit Jésus a dit que..." ou "c'est un péché", ou encore "le diable viendra t'emporter (ou l'ogre, ou le Führer, ou Joe Dalton, ou pépé, etc.), et te manger". Proche du précédent, ce discours est néanmoins plus structuré. À l'arbitraire d'un usage on substitue l'arbitraire d'un système philosophique ou religieux plus ou moins élaboré (notions de punition, de péché, de juge divin ou diabolique, de tortionnaire de tous ordres : diabolins, nain, djinn, démon, monstre, etc. — l'imagination humaine abonde de tels tribunaux moraux). Comme pour le précédent, rien ne vous force à adhérer à ces croyances et crédos religieux.

4- Le discours causal (ou mécaniste) : "Tu risques une hypertrophie de la paroi latéronasale" ou "tu feras de l'aérophagie" ou "tu auras des doigts crochus", ou encore "si une cloche sonne, tu loucheras jusqu'à la fin de tes jours". Sur le modèle de toute démarche scientifique, on tente ici d'établir une causalité directe entre une action et une "conséquence" plus ou moins néfaste. Le discours peut prendre pléthore d'aspects selon qu'il se base sur des faits médicaux avérés ou sur de pures croyances (cf. point 2). Dans tous les cas, vous pourrez toujours faire valoir le corollaire trop facilement oublié de la démarche scientifique, à savoir que la science fournit des modèles supposés être vrais jusqu'à ce qu'un fait expérimental les nie. On n'est, après tout, jamais très loin de la croyance, et rien au monde ne vous empêche d'ériger un contre-système où la causalité aura des conséquences positives.

Aussi, vous constaterez qu'aucune argumentation logique au monde ne pourra vous empêcher de mettre vos doigts dans votre nez si vous en avez envie. En rentrant dans le jeu de votre brave interlocuteur, vous arriverez toujours à retourner les règles à votre avantage.

Moralité : Enfants, étudiants, bidasses, archis, faites ce que vous voulez ! Tant que vous en avez vraiment envie,

nul ne saurait logiquement vous contraindre d'arrêter. Mais vous ne serez jamais à l'abri d'une paire de claques...

Moralité de la moralité : Faites du body-building.

Juillet 2000

Toujours au siècle dernier, nous avons formé un petit groupe de discussion. Nous nous étions baptisés "les Marcells", non en référence au vêtement léger, mais parce que c'était, du moins le croyions-nous, le prénom le plus commun dans la génération précédente, celles des vieux que nous regardions avec arrogance du haut de notre testostérone d'adolescents libidineux.

Je retrouve aujourd'hui le nom de cinq de ces Marcells auxquels je m'adressais. Des cinq, deux sont morts : Bruno Maillart et Jean-Luc Clauss. Buvons à leur souvenir. J'ai perdu la trace de deux autres : Wolfgang Schmid et Sébastien Fritsch. S'ils tombent sur ces lignes, qu'ils m'écrivent. Quant à Peter Bialek, il est depuis ce temps un ami fidèle, comme on en rêve dans ces romans d'amitié que je ne lisais déjà plus, mais que je vivais ou tentais de vivre.

J'avais pondu pour eux le texte suivant, qui me semble conserver une certaine fraîcheur rétrospective.

Aux Marcells

Choisit-on sa vie, ou est-on choisi ? Notre liberté excède-t-elle celle de désirer ce qui nous advient de toute façon ? Peu importe ! Ici, l'homme se comporte comme s'il était libre, cherchant à donner un sens à sa vie.

La mienne est arrivée à ce point où je me demande quel sens lui prêter avant de poursuivre. Cette interrogation de plusieurs années s'est enfin cristallisée autour d'une seule opposition. Le problème est bien cerné, à défaut d'être résolu. C'est pourquoi je vous le soumets, désireux de rencontrer quelque écho à mes questionnements.

Première partie

Deux pôles opposés se partagent mes suffrages. Je précise d'emblée que, sincèrement, tous deux me plaisent également, et que le but n'est pas tant d'en choisir un que de trouver à les concilier, ou d'en dépasser l'opposition dans une résolution dialectique. Si je porte ces extrêmes en moi, je ne veux pas m'amputer de l'un ou l'autre ! Je cherche donc un moyen de ne pas souffrir de la déchirure qu'ils provoquent.

Le premier côté est celui de la révolte. On y retrouve Albert (Camus) et les existentialistes, pour qui le monde n'est que ce que l'on en fait. De l'autre, il y a l'acceptation de ce qui est, le respect de ce qui vit et l'amour du monde dans son immédiateté.

D'un côté, il y a les quêtes du révolté Perceval et de l'enthousiaste Don Juan. De l'autre la contemplation mystique des moines qu'ils rejoignent tous deux finalement.

D'un côté, on trouve Balavoine et Soldat Louis. De l'autre, Christian Bobin et Kenneth White. J'espère que certains de ces auteurs au moins vous évoquent quelque chose, puisque j'ai trouvé plus simple de les évoquer plutôt que de développer par moi-même...

On trouve ainsi Stepan des *Justes* de Camus contre François du *Très-bas* de Bobin...

D'un côté enfin il y a la passion, de l'autre la tendresse. Mais où est l'amour ? Par définition, l'amour est plus profond que la passion, et plus vivant que la tendresse...

Seconde partie

Cette opposition définie, quelques interrogations surviennent.

- Peut-on être heureux ET révolté, et, réciproquement, l'acceptation du monde empêche-t-elle radicalement la révolte ? Ou, dit plus crûment : le bonheur est-il une désertion ? L'accord au monde est-il fatalement égoïste et lâche ?

- La déchirure est-elle le seul mode de fonctionnement entre des opposés ? Ne peut-on pas imaginer un équilibre dynamique, fait d'aller-retour entre les pôles extrêmes ?

- En philosophie chinoise, la transformation passe par une étape d'"acceptation totale" de ce qui est... Faudrait-il donc accepter le monde avant de vouloir le transformer ? Mais n'est-ce pas l'inverse que l'on voit au quotidien, la

volonté de transformation se perdant en une vaine passivité ?

- Le premier point de vue est-il uniquement adolescent ? Que penser de l'assertion de Churchill : "Celui qui, à vingt ans, n'est pas anarchiste est un imbécile. Celui qui l'est à quarante ans est aussi un imbécile" ? Peut-on mener une révolte toute sa vie, ou "mûrit"-on forcément ?

- De quel côté sont Renaud³ et Cavanna ? Ne sont-ils pas à la fois révoltés et sensibles ? Sont-ils des modèles d'une possible "troisième voie" ?

- Si le premier côté évoque le révolté Ivan Karamazov de Dostoïevski et le second son héros, Aliocha, qu'illustre le troisième frère, Dmitri ? Un exemple ou un contre-exemple ? Un héros ou un démon ? Y a-t-il une leçon à prendre chez lui ?

- Ces questions vous évoquent-elles quelque chose, ou ne les lisez-vous que par amour de moi ? Avez-vous déjà ressenti cette opposition ? En souffrez-vous également ? En quoi votre propre position diffère-t-elle ? Avez-vous trouvé une issue ?

³ Je parle bien de Renaud *au siècle dernier*, pas de ce qu'il est hélas devenu ensuite.